

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE VÉNERIE

21, Rue de Clichy, PARIS-IXe — No 26. FÉVRIER 1963.

amis, mais, chaque fois sa grande courtoisie le poussait à demander l'autorisation, accordée naturellement de grand cœur.

Ce sont là des petits points de « doctrine » qu'il vaut mieux fixer et suivre, même si personnellement on éprouvait plaisir à voir revivre en forêt les jolies couleurs d'un bon Équipage défunt.

Pages oubliées

Chiens de change

Cet article est extrait de Chez les Bêtes *d'Aristide Couteaux. Ancien sénateur de la Vienne, ancien Maître d'Équipage, membre de la Société de la Moulière.*

C'était en 1862. Une épidémie terrible avait depuis deux ans ravagé tous les chenils poitevins. Cette maladie frappait surtout et presque exclusivement les chiens de trois à cinq ans, c'est-à-dire ceux qui, déjà suffisamment expérimentés, étaient encore assez vigoureux pour tenir la tête de la meute. On comprend combien les chasses devinrent aussitôt difficiles. Il ne resta bientôt plus que les tout jeunes chiens disposés à partir sur la première voie qui se trouvait sous leur nez, et les pauvres vieux dont le manque de jambes ne permettait plus que très rarement d'utiliser l'expérience. De là, chasses manquées sur chasses manquées. Sur ces entrefaites, on nous annonça la visite de deux célèbres veneurs de la Touraine qui voulaient voir à l'œuvre ces belles meutes du Poitou si fameuses dans le monde des chasseurs.

L'honneur de la province était engagé. Il n'était plus permis de manquer une chasse en présence de tels maîtres. Les veneurs poitevins se réunirent et avisèrent. Les grandes difficultés de la chasse du cerf ne commencent que dans la seconde phase, lorsque l'animal, sentant la fatigue le gagner comprend qu'il doit avoir recours à la ruse. C'est alors que les bons chiens dans le change deviennent indispensables et assurent le succès de la

chasse. La tactique était tout indiquée. Il fut décidé que l'on mettrait en relais trois des chiens les plus sûrs et encore assez vigoureux pour dominer la foule des jeunes chiens.

L'un de ces chiens d'élite appartenait à notre Président M. de Cressac. C'était un beau bâtard poitevin sous poil blanc et orange, qui répondait au nom de Fulgor, et depuis longtemps, était réputé infaillible dans le change.

Les deux autres avaient pour maîtres MM. de la Besge. Ils se nommaient Commodore et Fingal. Il y a de cela trente ans et il me semble avoir encore là sous les yeux ces admirables bêtes avec leur belle robe tricolore, leur haute taille de 24 à 25 pouces, leur rein large et harpé, leur poitrine profonde, leurs cuisses fortes et nerveuses, leur longue et superbe encolure et surtout leur belle tête à l'œil gros, bon, franc, largement ouvert, respirant à la fois l'ardeur, la noblesse et l'intelligence.

Cette chasse mémorable se fit en forêt de Moulière. Pour la facilité et la vivacité du style, je la raconte, sur la foi de mes ineffaçables souvenirs, comme si elle se passait aujourd'hui même.

Le rendez-vous est au beau milieu des bois, au carrefour de la Tombe à l'Enfant. A 11 heures tous les chasseurs sont réunis. Il y a là dix meutes appartenant à des veneurs dont la chasse est l'unique passion, l'entretien de leur meute l'unique souci. Aussi jamais rois ni princes, et parmi les plus amoureux de la chasse, Charles IX, Louis XV, comte d'Artois ou prince de Condé n'eurent-ils en leur possession équipage comparable aux cent cinquante bâtards poitevins présents, le 10 janvier 1862, au carrefour de la Tombe à l'Enfant.

A midi on attaque un beau cerf à sa quatrième tête. Cent vingt chiens sont découplés. Les autres vieux ou éclopés sont réservés pour le relais et restent avec Fulgor, Fingal et Commodore à la Tombe à l'Enfant. Dès le début le cerf s'amuse. On dirait qu'il se fait un jeu de braver les efforts des cent vingt chiens déchaînés contre lui, mais à la longue ce tapage l'agace et il prend son parti et fuit de toute la vitesse de ses jambes. Par deux fois, il fait le tour de la forêt... mais cette poursuite infernale ne

finira-t-elle donc jamais? Sa noble assurance l'abandonne. Déjà ses jambes n'ont plus la même élasticité. L'inquiétude le gagne de plus en plus. Il ne lui reste plus qu'un moyen de salut : le change...

En telle enceinte de la forêt qu'il a si souvent parcourue et dont il connaît les moindres recoins, il sait qu'un compagnon de son âge, de sa taille, de sa ramure, s'est établi. C'est là qu'il se dirige. Le nez au vent, il fouille au plus profond du massif, et bientôt il découvre celui qu'il veut livrer à sa place. Désormais rassuré, il se couche à ses côtés. Au loin, se font entendre les notes confuses des fanfares. Peu à peu les bruits deviennent plus distincts. Au son des trompes se mêlent bientôt les cris plus nourris de la meute. La chasse se rapproche et l'ardeur des chiens se réveille. Tout à coup une immense clameur se fait entendre. Dix trompes sonnent en même temps le relancé, la vue, puis les animaux de compagnie...

Il y a deux heures que la chasse est commencée. Justement on est à courte distance du relais. Un piqueur se détache et va chercher Fulgor, Fingal et Commodore. Le cerf qui depuis un quart d'heure est accompagné, se jette sur le côté et laisse filer son camarade entraînant la meute inexpérimentée. Mais le cerf de change, n'ayant plus derrière lui le terrible compagnon qui, à grands coups d'andouiller, l'obligeait à fuir, s'est rasé. Les chiens le font aussitôt rebondir et la chasse devient plus furieuse que jamais. Trompés eux-mêmes par la ressemblance parfaite de l'animal qu'ils ont devant eux avec celui qu'il ont attaqué le matin, les piqueurs sonnent à l'envi, la vue et le bien-allé. C'est alors que Fulgor, Fingal et Commodore, dont l'ardeur naturelle est encore excitée par l'attente prolongée qu'on leur a fait subir, entrent en scène. Au moment même où ils arrivent en tête de la chasse, le cerf passe sur la lande, à 50 mètres à peine. Tout d'abord, entraînés par la vue de l'animal, l'exemple des autres chiens, les notes éclatantes des fanfares, ils se sont élancés mais à peine ont-ils senti la voie qu'ils s'arrêtent. Depuis deux heures les vieux limiers entendent les cris de leurs camarades, depuis deux heures ils savent que la chasse est commencée et

ils ont fait leur raisonnement. Ils se sont dit qu'au lieu de partir comme les autres jours sur un cerf dont l'odeur est celle d'un animal frais, ils doivent aujourd'hui rencontrer un cerf dont l'odeur est celle d'un animal échauffé par une course prolongée. Et, par un merveilleux effet de l'influence exercée par l'éducation sur l'intelligence des bêtes, ces trois chiens, qui n'ont encore eu aucune connaissance du cerf de chasse s'aperçoivent que celui sur lequel la meute s'emporte présentement n'est pas celui qu'elle a chassé depuis le matin. Et cependant cette meute se compose de chiens de même race, de la même famille et qui de plus ont cet avantage énorme que, durant deux heures, ils ont pu se familiariser avec l'odeur de l'animal. Oui, mais ces chiens-là se laissent exclusivement diriger par l'instinct, qui pousse le chien courant à poursuivre la bête quelconque dont l'odeur lui vient au nez, tandis que Fulgor, Fingal et Commodore ont appris que, pour faire curée, il ne suffit pas de courir une bête quelconque, cinq à six heures durant, il faut avant tout que cette bête reste toujours la même.

Cependant la plupart des veneurs n'ont pas compris. Il arrive souvent que les vieux chiens, habitués à prendre, ménagent leurs forces au début de la chasse et montrent tout d'abord peu d'ardeur. Pour des esprits peu habitués aux observations profondes, il ne convient donc pas d'ajouter une très grande importance au refus de chasser des trois vieux chiens qui ne doivent pas discerner le change puisqu'ils n'ont pas encore senti l'animal de chasse. Et les trompes continuent à sonner le bien-allé.

Mais M. Émile de la Besge, arrive. Il aperçoit les trois vieux chiens qui, tournant le dos à la chasse, reviennent au pas sur la voie chassée en flairant avec hésitation les branches. Immédiatement de son coup d'œil infaillible de veneur, il juge la situation. Il connaît à fond ses vieux braves avec lesquels il a, déjà pris plus de cent cerfs et qui lui ont donné les preuves répétées de leur extraordinaire intelligence. En un clin d'œil, il refait en son propre cerveau le raisonnement qu'ils ont dû faire eux-mêmes. Il court aux piqueurs, fait arrêter la chasse et suivi de toute la meute, Fulgor, Fingal et Commodore en tête

il revient sur la voie chassée. A 500 mètres de là, les chiens le nez au vent, s'élancent et, d'un épais massif de bruyères, font bondir une magnifique quatrième tête dont le poil fumant et noirci par la sueur témoigne éloquemment que l'animal a déjà fourni une course prolongée. Aux premiers rangs de la meute et parmi les plus ardents, se précipitent Fulgor, Fingal et Commodore. Pour le coup il n'y a plus de doute : c'est bien le cerf de chasse et son destin est désormais fixé. Il a derrière lui des ennemis auxquels toutes les ruses instinctives des cerfs sont familières, et dont aucune ne pourrait mettre en défaut leur expérience et leur merveilleuse sagacité...

Chiens Blancs du Roi — Chiens Chambray

Les chiens Blancs du Roi

Jadis tous les chiens couraient vraisemblablement d'instinct après le gibier.

Au Moyen Age les chiens *courants* spécialisés dans la chasse étaient appelés *braques* ou *braquets.*

Puis vint la *création* par nécessité du « chien d'Oysel » *dressé*, sans le poursuivre, à lever le gibier que capturaient alors faucons, vautours, éperviers.

Enfin parut le chien d'arrêt *créé* pour faciliter la prise du gibier plume, recouvert d'abord d'un filet jeté sur le chien couchant et l'oiseau qu'il arrêtait et plus tard tué au vol au moyen des armes à feu.

Ainsi chien courant, chien d'Oysel et chien d'arrêt étaient tous des braques. Pour les distinguer on donna vers le XVI^e^ siècle (époque de la création des chiens couchants) le nom de briquet (de : braque, brachet, braquet... devenu briquet) au chien courant, le nom de braque étant réservé au chien d'arrêt.

Ceci dit pour expliquer la prétendue origine des chiens Blancs du Roi issus « du chien Souillard et d'une chienne *braque* d'Italie!... »